

# La bureaucratie de l'horreur

L'univers concentrationnaire n'était pas voué à l'arbitraire mais régi par des « normes » qui ont légitimé le crime de masse.

PAUL FRANÇOIS PAOLI

**V**OILÀ un livre que l'on ne pourra pas soupçonner d'utiliser le « filon » d'une curiosité malsaine concernant la folie meurtrière nazie. Un livre de chercheur, mais aussi de juriste - Nicolas Bertrand, docteur en droit, enseigne à l'université Friedrich-Schiller à Berlin -, qui met le doigt sur une question aussi ingrate qu'importante : quelles étaient les règles qui régissaient la vie et la mort dans les camps de concentration nazis ?

Grâce à l'étude des archives allemandes, mais aussi en se fondant sur les témoignages de rescapés, de Pri-



Des prisonniers déportés à l'intérieur d'un baraquement dans le camp de concentration de Ravensbrück (Allemagne), en 1945.

RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

le patron du système concentrationnaire nazi, avait le droit de décider de la vie ou de la mort d'un prisonnier sans en référer à un supérieur. Tout, de l'organisation du travail aux rations alimentaires, ou les échanges avec le monde extérieur, était régi par des procédures écrites. De même que les victimes n'avaient pas le droit d'exprimer spontanément le moindre état d'âme, les bourreaux, eux, n'avaient pas celui de se singulariser par une cruauté particulière ou par une manifestation de pitié.

## Les rituels de la bastonnade

L'auteur décrit les rituels de la bastonnade, vingt-cinq coups de cravache subis par ceux qui avaient commis une infraction, par exemple voler du pain à son voisin, d'une manière qui évoque, l'humour en moins, l'univers glacé de Kafka. Un monde où tout un chacun remplit sa fonction, dans une sorte de neutralité désaffectée.

Selon Stéphane Hessel, rescapé de Buchenwald, qui a préfacé ce livre, le « premier consacré à l'encadrement normatif de la détention », c'est « l'application quotidienne de règles et de procédures tatillonnées qui a permis l'existence d'un tel enfer ».

Pour Nicolas Bertrand, qui réfléchit dans ce livre à l'usage qu'un État totalitaire peut faire du droit, « la grande originalité des autorités nazies est de mettre en place un régime de détention que des personnes peuvent appliquer tout en pensant "rester dignes" ». Ainsi s'expliquerait la surprise de responsables nazis, tel Eichmann, quand on leur a demandé des comptes sur leurs actes. Nicolas Bertrand valide ici la thèse d'Hannah Arendt sur la « banalité » d'un mal qui, pour être réellement effectif, doit pouvoir être justifié rationnellement par ceux qui l'accomplissent. ■

## L'ENFER RÉGLEMENTÉ. LE RÉGIME DE DÉTENTION DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION

De Nicolas Bertrand, Perrin, 390 p., 23,90 €.



mo Levi à Jorge Semprun en passant par David Rousset et Robert Antelme, Nicolas Bertrand montre que, contrairement à une idée entretenue par certains historiens, l'arbitraire ou le sadisme gratuit ne prédominaient pas dans les camps. Certes, des kapos ou des chefs SS pouvaient

manifeste un excès de zèle dans la cruauté, mais ils étaient censés rendre des comptes à leurs supérieurs et n'avaient pas le droit de se livrer aux caprices de leur tyrannie personnelle. Cette restriction n'était pas due, bien évidemment, au souci d'épargner les détenus, voués à l'extinc-

tion par la faim, les maladies ou le travail forcé et, pour certains, à l'extermination pure et simple, mais à une pure logique administrative.

Ainsi un commandant du camp de Buchenwald fut-il condamné pour corruption et meurtre par un tribunal SS parce que seul Himmler,

# J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir

Le témoignage d'un adolescent français qui a survécu à la déportation à Buchenwald.

FRÉDÉRIC DE MONICAULT  
fdemonicault@lefigaro.fr

**C**OMMENT raconter l'innommable, surtout quand il vous touche de si près ? Bertrand Herz était encore adolescent quand il a été interné à Buchenwald, après avoir grandi au Vésinet, une vie « heureuse et active, parmi la famille et les amis, mêlant l'école, la musique et les jeux ». L'intéressé le dit d'emblée, il aurait pu, il aurait dû disparaî-

re, victime des mille et un sévices qui faisaient l'ordinaire du camp, des travaux exténuants aux redoutables infections en passant par les sévères brimades. Des premiers jours, à l'été 1944, au bloc 52 qui accueillait les nouveaux arrivants jusqu'à son retour vers Paris au printemps 1945, ces pages sont une lente plongée en enfer.

Mais Bertrand Herz est un survivant qui doit au moins autant à sa personnalité trempée qu'à sa robustesse d'avoir défié l'appareil de mort SS. La force de son témoigna-

ge, en marge de son horizon dramatique, c'est qu'il est pris sur le vif. Pas de circonvolutions, pas d'introspection ou d'analyse psychologique : le jeune homme raconte Buchenwald au plus près, de façon tellement intense que l'on côtoie presque physiquement les baraquements ou les ateliers de production.

## Dévorés par des bestioles

Chaque journée est une aventure d'un autre âge, où les appels, les nourritures minimales, la misère

et la pouillierie testent les limites de chacun : « Nous sommes dévorés par des bestioles, des punaises et des puces. C'est un véritable supplice de se gratter constamment », se souvient Bertrand Herz, qui déroule aussi en arrière-fond les grands épisodes de la fin de la guerre.

Paradoxalement, le retour à la liberté n'est pas chose facile : après la déportation, son souvenir tenace et le poids des disparitions sont de nouveaux obstacles qu'il faut surmonter. ■

## LE PULL-OVER DE BUCHENWALD

De Bertrand Herz, Tallandier, 247 p., 19,90 €.



Bertrand Herz, 14 ans dans le camp de la mort.